

séides Tabti, Loffredo, Mouly, ont la charge difficile de mainteneur dans le local, en état si possible de non-fermentation, jusqu'au baccalaureat.

On trouve quand même quelques corrichons comme Jacques, de souche authentiquement française (Poulard, Mounier, Ramboz, Cazenave, Prost), mais en faible minorité surtout parmi les internes.

Les rapports qui se nouent entre toutes ces races sont d'union sacrée sur le plan des "affaires étrangères", qui les opposent aux pions et parfois aux externes, mais de coexistence précaire - tout juste pacifique - lorsqu'ils sont entre eux, que ce soit en étude, en récréation ou dans les réfectoires qui les divisent, les uns contre les autres, par tables de six.

Les repas ne sont pas de nature à dissiper les tensions, dans la traditionnelle communion des franchises lipées. Jacques se nourrit de salades de lentilles ou de pois chiches, en attendant, chaque semaine, le baillhazard du jeudi soir.

C'est un solide pot-au-feu agrémenté - ô merveille! - de moutarde libérale-ment servie à raison d'une petite assiette par table de six, qu'il savoure avec un appétit aiguisé par la promenade de cinq à six kilomètres, faite dans l'après-midi, et avec l'agréable satisfaction de pouvoir dîner en pantouffles, le port de celles-ci étant autorisé dès le retour de la longue marche qui les avait amenés, par dortoirs séparés, vers la vallée du Rhummel, les lacs de Diebel Ouach ou la forêt de pins dite "Bois de la Légion d'Honneur", en raison de son tracé en forme de cette décoration.

On se demande comment certains peuvent grossir à ce régime. Il est vrai que les plus favorisés ont droit - sur prescription médicale - à l'absorption, chaque matin, à l'infirmerie, d'une bonne cuillerée d'huile de foie de morue, fournie par la famille, voire à un vrai bifteck (également facturé aux familles)... et que chacun peut se payer, s'il en a les moyens, des brochets et des croissants chez le concierge. Il est flagrant aussi que beaucoup se gavent à l'extérieur, de pâtisseries orientales noyées sous des cataractes de miel.

Premier octobre 1925. C'est un handicap d'entrer en 5ème en faisant figure de nouveau face à des groupes solidement constitués l'année précédente.

Ils sont deux dans ce cas: Jacques, et Jean, fils du riche banquier et maire de Biskra, qui porte sur son visage intelligent l'air d'arrogance courtoise qui caractérise les fils de famille comblés par la fortune. Ils passeront leur temps à se battre ou se rapprocher dans un jeu d'intrigues subtiles, de trahisons et d'alliances structuré par trois coteries: les Biskris, dont les troupes de choc sont israéliïtes, les Bahéens et la puissante équipe de Souk-Ahras qui impose ses arbitrages.

De 1925 à 1930, de la 5ème à la 1ère, la vie scolaire se déroule calmement sur un rythme et dans un cadre stéréotypés: 35 semaines, chaque année, entièrement consacrées à l'étude, où il comprend très vite qu'il est entre dans un tunnel et qu'il dépend de lui seul



qu'il débouche plus ou moins vite à l'air libre.

Grâce à Dieu, il a en outre la chance d'être fortement intéressé:

- par le Latin, dès la 5ème, avec les commentaires de César, et dès la 4ème avec la guerre de Jugurtha;
- par le Français, surtout à partir de la seconde, avec sa première vraie dissection;

- par l'Histoire, grâce à M. Leca qui, à partir du Moyen Age, l'incite à orner ses cahiers d'une belle iconographie, et lui enseigne, dans son livre de Bernard et Redon, que l'Algérie, "fille de la France, ne sépare jamais son sort de celui de la mère patrie";

- par la Géographie et ces belles cartes d'Algérie si riches en noms à consonances françaises: Constantine, Aumale, Nemours, Perregeaux, Orléansville;
- par l'Anglais qu'il décide très vite de lire dans le texte, exploite auquel il parvient dès la 4ème, après s'être creusé dans la mémoire les 3.000 mots du Gibb's Vocabulary, à force de les seriner pendant les heures de récréation;

- par les Mathématiques enfin, lorsqu'il a en main les livres de Chenevier et connaît la joie de pouvoir résoudre presque tous ses problèmes pendant les longues heures de solitude passées, en 1928, à l'infirmerie du lycée, avec des oreillons tardifs.

Pour son plus grand profit, il n'en perdra jamais le goût car la culture mathématique, dont le langage développé, en plus, l'imagination, est la discipline de l'esprit la plus logique qui soit. Démocratie Platon, saint Augustin, Kant, Condorcet, Auguste Comte, Karl Marx ont possédé une culture mathématique qui a retenti sur leur pensée philosophique; de surcroît, les mathématiques pures qui "entrent dans notre âme par tous les sens" (Diderot) sont, quand on les maîtrise, comme une drogue que Valéry compare à l'opium.

Henri Charles FERRIER.

Extrait de SAGA ALGERIANA
"L'Amiral de Tizi-Ouzou"
Editions L'Harmattan.

Souvenirs ...piquants

Pendant bien des années, au lycée Laveran, notre unique professeur de couture fut Mme Olivès, que d'autres ont connue sous le nom de Mlle Marriau. Combien de générations et de générations passeront entre ses mains!

Les exercices n'avaient rien d'attrayant, et cependant, pour bon nombre d'élèves, ils semblaient un divertissement! Après versions et thèmes latins, problèmes d'algèbre ou de géométrie, le passage de l'abstrait au concret leur plaisait. D'autres, plus maladroites, maugréaient au contraire contre cette aiguille qui piquait, parfois faisait saigner en tachant le tissu, et abimait le bout de leur bel index gauche. Certaines se concentraient sur leur tâche et tiraient l'aiguille avec application, en y trouvant un intérêt pour leur vie personnelle, mais l'ambiance de la classe était assez décontractée; notre professeur - qui n'était plus jeune - le sentait bien et se raidissait davantage. Ce n'était pas petite affaire que d'aller jusqu'à son bureau, lui montrer notre travail: elle trouvait toujours à redire, nous semblait-il.

Le long pèlerinage à travers les divers points... Les coutures (anglaise ou rabattue) et tant d'autres minutieux travaux, s'exécutaient péniblement. De plus, les points devaient être exécutés selon la méthode exclusive de Mme Olivès et non à la manière de nos mères ou de nos tantes. Ainsi en allait-il du faux-fil que j'avais baptisé "le point morse", avec son grand trait suivi d'un petit.

Les pièces de percale, une fois terminées, devaient être collées dans un album, et des indications précises calligraphiées au-dessous pour servir d'aide-mémoire. Tout cela demandait beaucoup de soin. Gare au courroux magistral qu'attirait celle dont la colle avait sali le travail!

Vint le moment de passer à un véritable ouvrage. A notre grand étonnement de gamines, ce fut... "la brasserie du nouveau-né".

"Mais pourquoi, nous disions-nous en aparté, ne pas plutôt apprendre à faire un chemisier?"

Les différentes étapes du travail imposé se succédèrent néanmoins, du patron à la finition, et c'est là que nous attendait une autre surprise: "Vous borderez l'encolure et les manches avec de la dentelle du Puy".

Dans toute la classe, ce fut la stupefaction, puis des doigts se levèrent. Choisissez pour son calme, la porte-parole osa un "Madame, pourquoi de la dentelle du Puy?" Une réponse sans appel déclara: "J'ai dit de la dentelle du Puy", et, pour bien marquer son autorité face à une classe houleuse, Mme Olivès ajouta, d'un ton sec: "Prenez votre cahier de textes, écrivez-y immédiatement "en dentelle du Puy", et rapportez-le signé par vos parents".

Du coup, nous apprenions le "point d'orgue"... Dès la récréation, un petit groupe dont je faisais partie se mit à commenter le fait du jour. La dentelle du Puy, une seule d'entre nous en avait vu, et nous expliqua qu'elle était faite aux fuseaux.

Nous énumérâmes d'autres dentelles connues et réputées mais nous parlions surtout des habiles travaux de nos grands-mères d'horizons si divers, que leur crochet et leur fil semblaient relier au passé, et qui nous régalaient, alors, de précieux souvenirs de leurs jeunes années.

Pendant nos conciliabules, deux "grandes" de Philo, intriguées par notre animation, s'approchèrent pour nous interroger, et - très amuses - nous apprirent qu'elles aussi étaient passées par là, et bien d'autres avant elles! Nous vîmes alors l'affaire sous un tout autre angle, et il s'ensuivit une salutaire explosion de rires juvéniles.

Il ne restait plus qu'à passer à la mercerie où la vendeuse débita sa marchandise, non sans esquissier un sourire entendu: ainsi, "cela" se savait également hors les murs du lycée, ainsi, "cela" était même entré dans les habitudes constantinoises...